

menses touffes de roseaux qui servent de refuge à des myriades d'oiseaux aquatiques.

Le Guadalquivir (*) est celui que les anciens désignaient sous les noms de *Bœtis* ou *Tartessus*.

On a déjà vu que la Sierra Morena se divisait en plusieurs branches. L'une d'elles se dirige le long de la Méditerranée, à travers les royaumes de Murcie et de Grenade, c'est la Sierra Nevada. La chaîne principale de la Sierra Morena se prolonge en courant vers l'ouest; puis, à une dizaine de lieues avant d'atteindre la frontière du Portugal, elle se détourne tout à coup vers le midi, et va finir à trente lieues environ au sud-est du cap Saint-Vincent. C'est dans le bassin formé entre ces deux lignes de montagnes que serpente le Guadalquivir. Il prend sa source dans cette partie de la chaîne méridionale, qu'on appelle la Sierra de Segura. Ses ondes fertilisent les fameux haras de Cordoue et les campagnes de Séville. Les plaines qu'il arrose sont assez unies, surtout au-dessous de Séville; en sorte que lorsqu'il vient à déborder, il couvre quelquefois une largeur de quatre lieues de terrain. Ses eaux ont de tout temps été renommées comme excellentes pour la teinture; voici à cet égard comment s'exprimait Martial (**): « *Bœtis* aux cheveux parés d'une couronne d'olivier, c'est dans tes ondes limpides que les toisons dorées prennent de si vives couleurs. » Le Guadalquivir reçoit, au-dessous de Cordoue, les eaux du Genil qui descend des montagnes de Grenade. Il se jette dans l'Océan, à San Lucar de Barrameda.

La Guadiana a son lit tracé au fond du bassin formé au sud par la Sierra Morena; au nord, par les monts de Tolède. Les anciens appelaient ce fleuve *Ana* ou *Anas*, ce qui, dans la langue des Celtes, signifie mère ou nourrice. Les Arabes n'ont fait qu'ajou-

ter avant son nom le mot ouadi, fleuve. Il sort de plusieurs étangs qui communiquent entre eux, et qui sont alimentés par des sources intarissables. Après un cours de quatre lieues, il disparaît dans des prairies à côté d'Alcazar-san-Juan, dans la Manche. Sept lieues plus loin, il se montre de nouveau dans d'autres étangs, qu'on nomme les yeux de la Guadiana. C'est cette circonstance qui a fait dire que ce fleuve avait un pont de sept lieues, sur lequel on pouvait faire paître des milliers de moutons. La Guadiana ne s'engloutit pas dans un gouffre. Elle ne se précipite pas, comme le Rhône, sous une voûte creusée dans des collines. Elle décroît insensiblement à mesure qu'elle s'éloigne de sa source. Pour expliquer ce phénomène, on a supposé que le sol était, jusqu'à une certaine profondeur, composé de fragments de roches et de pierres calcaires, sans mélange de terres fortes capables de retenir l'eau qui passe à travers les interstices de ces cailloux. Ce qui donne quelque vraisemblance à cette supposition, c'est que, dans la partie du terrain qu'on appelle le pont, on a creusé des puits, et qu'au niveau du fleuve, on a trouvé de l'eau qui ne s'épuise jamais. Les yeux de la Guadiana sont de grands étangs, ou plutôt des marais alimentés par des conduits souterrains. Lorsque le fleuve a reçu toute l'eau que ces étangs lui fournissent, il est assez fort pour faire tourner plusieurs moulins. Il a alors trente-trois mètres de large sur une profondeur de cent trente centimètres.

Le nom de ce fleuve; *Anas*, qui, en latin, signifie aussi un canard, a donné lieu à un jeu de mots que don Juan de Triarte a exprimé en deux vers latins, dont voici le sens (*): « L'oiseau et le fleuve *Anas* se ressemblent par leurs habitudes ainsi que par leur nom; l'oiseau plonge dans l'eau; le fleuve plonge dans la terre. »

Les bords de la Guadiana sont couverts de pâturages si abondants que

(*) En arabe *Quad-al-Quebir*, le grand Fleuve.

(**) *Bœtis, oliviferâ erinem redimite coronâ, Aurêa qui nitidâ vellera tingis aquis.*

(*) *Ales et annis Anas sociant cum nomine mores; Mergitur ales aquâ; mergitur annis humo.*

la plupart des troupeaux de l'Estramadure et de la Castille viennent y passer l'hiver. La Guadiana coule à l'ouest jusqu'à Badajoz. Un peu au-dessous de cette ville, et sur la frontière du Portugal, elle tourne vers le midi, et va se jeter dans l'Océan, à Ayamonte. Elle sert, en plusieurs endroits, de limites entre l'Espagne et le Portugal.

Le Tage coule dans le bassin qui existe entre les monts de Tolède et la Sierra de Guadarrama. Sa source est au couchant de Molina d'Aragon, sur un des plateaux les plus élevés de l'Espagne, puisque les eaux de ce fleuve vont se perdre dans l'Océan, et que la source du Guadalaviar, qui se jette dans la Méditerranée, se trouve fort voisine. Le Tage sort de la fontaine d'Abrega, dont les ondes sont très-abondantes. Il n'est alors qu'un ruisseau, et fait tant de détours dans une petite vallée, nommée la plaine du Tage, qu'on est obligé de le traverser quatre fois dans l'espace d'une demi-lieue. Cependant, assez près de là, au village de Peralejos, il a déjà quinze mètres de large et quatre décimètres de profondeur. Il passe alors par une gorge très-étroite, qu'il a creusée entre deux montagnes de marbre blanc, coupées à pic et d'une hauteur de plus de cent vingt mètres. En plusieurs endroits et notamment à Tolède son cours est ainsi resserré par des rochers. Son lit est souvent encaissé à une très-grande profondeur. C'est, dit-on, ce qui lui avait fait donner, par les Celtes, le nom de Tag, qui signifie étranglé. Avant d'arriver à Aranjuez, il traverse des collines où il se charge de substances salines et calcaires, au point que ses eaux deviennent peu salubres et d'un goût désagréable. Elles tiennent alors en dissolution une proportion assez considérable de sulfate de chaux et de sels d'Epsom et de Glauber. Sept lieues plus bas, à Tolède, ces mêmes eaux se sont dépouillées des matières qui les altéraient. Aucune rivière ne s'est pourtant jetée dans le Tage pendant ce court trajet. C'est au-dessus d'Aranjuez que le Jarama lui a versé ses

ondes avec celles de l'Henarez et du Tajuno. Comment se fait donc cette purification surprenante? Dans son introduction à l'histoire générale de l'Espagne, Guillaume Bowles, qui a séjourné pendant quelque temps à Aranjuez, raconte le fait, mais il ne l'explique pas. Le Tage traverse Talavera-la-Reyna, Alcantara, pénètre en Portugal, et va se perdre à Lisbonne, dans l'Océan. En Estremadure et en Portugal, on substitue au nom de Tajo, que les Espagnols donnent à ce fleuve, celui de Tejo. C'est une légère modification occasionnée par la différence des idiomes.

Pour écrire, on se servait autrefois de roseaux au lieu de plumes. Ceux que produit le Tage étaient au nombre des plus estimés. Enfin, le sable de ce fleuve contient des paillettes d'or.

Le Duero, le Durus des Romains, coule entre la chaîne des Asturies et celle du Guadarrama. Il descend d'un lac excessivement profond, situé sur la montagne d'Orbion. Il se dirige vers le couchant, presque sans faire de détours. Sur ses bords, on trouve Soria et Gormaz. Il passe dans les environs de Valladolid, entre dans Toro, dans Zamora, traverse le Portugal, et, après un cours de plus de cent vingt lieues, il tombe dans l'Océan, au-dessous d'Oporto. C'est sur ses rives qu'était située la fameuse ville de Numance. Les champs arrosés par ce fleuve semblent être la patrie première du jasmin. Il y pousse de lui-même sans culture et sans soins. Soit qu'on fasse venir le mot Duero du basque *ur*, eau, du celté *dwr*, ou du grec ὕδωρ, qui présentent le même sens, il exprimera simplement un courant d'eau.

Le Minho n'a que trente-cinq lieues de cours; il sort de terre au pied de la chaîne de montagnes qui fait suite aux Asturies. Il coule pendant vingt-deux lieues du nord au sud. Arrivé près d'Orense, il se détourne vers l'occident, et se perd dans l'Océan à quelques lieues au-dessous de Tuy. Dans cette dernière partie de son cours, il forme la limite entre l'Espagne et le Portugal. Avec le Duero,

il sert à désigner la province que les Portugais appellent Entre-Duero et Minho. Les Romains l'appelaient *Minium*, sans doute parce qu'il était voisin de quelque colline où se trouve cette substance si commune dans la Péninsule.

Les fontaines sont aussi fort nombreuses en Espagne; en donner la nomenclature serait une entreprise fastidieuse et peut-être impraticable. Mais il en est cependant quelques-unes qui méritent d'être citées. Celles qui alimentent la capitale ont bien le droit de passer les premières. Elles viennent de sept lieues de loin, des montagnes de Guadarama. Voici comment les fontainiers les y conduisent avec beaucoup d'intelligence et de simplicité. Quand ils ont reconnu l'existence d'une source, ils creusent un puits de trois pieds de diamètre jusqu'à ce qu'ils aient rencontré la nappe d'eau qu'ils cherchent. Alors ils étendent du milieu de leur puits une corde de huit mètres environ en se dirigeant en ligne droite vers l'endroit où ils veulent mener l'eau. A l'extrémité de cette ligne, ils percent un second puits de trois pieds de diamètre qu'ils réunissent à l'autre par une galerie pratiquée au niveau de la source. Ils font ainsi des puits et des galeries jusqu'à ce qu'ils aient amené l'eau au point où ils la veulent conduire; ensuite on l'élève avec des *norias* (*) pour pouvoir la distribuer dans les fontaines publiques. Cette méthode est simple et économique; mais ces conduits souterrains ont l'inconvénient de s'ensabler rapidement. C'est pour cela sans doute que les eaux des fontaines de Madrid sont maintenant si peu abondantes. Les *aguadores*, afin de recueillir celle qui leur est nécessaire pour servir leurs pratiques, sont obligés de rester constamment auprès de ces filets d'eau qui coulent goutte à goutte; et comme la quantité que les fontaines jettent pendant le jour ne leur serait pas suffisante, ils veillent chacun à leur tour pour amasser celle qu'elles versent pendant la nuit.

(*) Roues à chapelet avec des augets.

Les sources médicinales sont fort abondantes en Espagne; et sans s'éloigner de Madrid, à trois lieues seulement de cette ville, à Vacia-Madrid, on en trouve une qui contient assez de sel de Glauber pour purger violemment.

Il y en a aussi beaucoup dont la température est très-élevée. Orense ne doit pas son nom à une autre cause. Les Romains ont appelé cette ville *Aquæ Urentes*, les eaux brûlantes. Ce dernier mot est resté seul; il s'est corrompu avec le temps et est devenu celui d'Orense. Cette ville possède en effet trois fontaines qui donnent des jets de la grosseur de la jambe, d'une eau dont la température est si élevée, qu'en y plongeant pendant quelques secondes un pied de mouton ou de veau, il est échaudé parfaitement, et on peut sans la moindre difficulté en enlever le poil et les ongles.

Alhama, dit Bernard Aldrete, tire aussi son nom de la chaleur de ses bains, et ces mots al-iam-mim sont un composé d'arabe et d'hébreu qui signifie la chaude eau.

Il existe dans le seul royaume de Valence plusieurs fontaines auxquelles on attribue des propriétés merveilleuses. Celle qui a le plus de renom est celle de l'Aveja. Voici, dit-on dans le pays, comment elle fut découverte. Parmi les saintes du paradis, il en est une qui favorise les aveugles d'une protection toute spéciale, c'est sainte Lucie, sans doute parce que son nom a quelque rapport avec le mot *lux*, qui exprime la lumière. Elle avait au pied des montagnes de Valence une chapelle connue sous le nom de Sainte-Lucie de l'Aveja. Une pauvre femme depuis longtemps privée de la vue avait fait un pèlerinage à ce sanctuaire; elle pria avec ferveur, lorsque la sainte lui fit entendre ces paroles: « Ayez confiance en Dieu. Partez; allez sans bâton et sans guide parcourir la montagne voisine. Dieu vous assistera et vous serez guérie. » La bonne vieille n'hésita pas, et ce qui était inévitable arriva. Au bord d'un précipice le pied lui manqua, et d'une

hauteur considérable elle tomba la tête la première sur un rocher. Suivant toutes les lois de la nature, elle devait se briser le crâne. Mais les voies de la Providence sont incompréhensibles : ce fut la roche qui s'entr'ouvrit. Il en sortit une fontaine, et le contact de son eau rendit à la malade la vue et la santé. Dès ce moment, les eaux de l'Aveja acquirent un grand renom. Ce fait est-il exact? la légende est-elle apocryphe? Que d'autres le vérifient. Ce qui est certain, c'est que chaque année un grand nombre de malades se réunissent à l'Aveja, et boivent les eaux de sa fontaine, tout en déplorant que leur vertu curative ne soit plus tout à fait aussi puissante qu'au temps où le miracle a eu lieu.

Sur le territoire de Corpa, à deux lieues d'Alcala de Henarès, il existe une source à laquelle on a donné le nom de fontaine des Sept-Miches (*de las Siete Hogazas*). Voici comment on explique l'origine de ce nom. Un berger venait de recevoir la provision de pain qu'il ne devait manger qu'en sept jours, lorsque pour déjeuner il s'assit au bord de cette fontaine. Il en but pour se désaltérer. Mais à mesure qu'il buvait sa faim augmentait; si bien qu'en un repas et sans être rassasié il dévora les sept pains destinés à toute la semaine. Selon Ambrosio Moralez, qui rapporte cette anecdote, elle aurait la vertu de donner de l'appétit. Cet auteur ajoute qu'il en a fait lui-même l'expérience. « J'ai, dit-il, l'estomac faible et délabré. J'ai bu abondamment de cette eau, et j'ai trouvé qu'elle me donnait des forces et favorisait mes digestions. » Une eau à l'aide de laquelle on peut dîner toujours! Oh! Brillat Savarin! oh! Grimod la Reynière! oh! Berchoux! oh! Blaze! si vous l'aviez connue!...

Les lacs et les étangs sont très-rare en Espagne; il en est un cependant dont nous devons faire mention, car la vertu qu'on lui attribue se rattache à l'une des plus touchantes légendes de la Péninsule: nous voulons parler du lac de Saint-Vincent situé dans la Vieille-Castille, non loin de

Briviesca. Ses eaux ont, dit-on, la propriété de guérir le flux de sang et les autres maladies de ce genre. Sainte Casilda est la première qui en ait fait l'épreuve (*).

Au temps du saint roi don Fernando I^{er} de Castille, vivait sainte Casilda, fille du roi maure Almenon de Tolède. C'était une jeune fille belle et vertueuse, aimant singulièrement son père, et pour laquelle se présentaient de riches alliances. Mais elle avait mis en sa volonté de rester vierge. Elle était si remplie de piété envers les captifs chrétiens, qu'elle s'en allait les visitant elle-même dans les *mazmorras* (**), où ils étaient prisonniers, et cela à l'insu de son père.

Elle les pourvoyait de ce dont ils avaient besoin; et comme le roi vint à apprendre cela, il se sentit fort indigné contre sa fille; on dit même qu'à ce sujet il la maltraita vivement de paroles; mais elle n'eut aucun souci de ses menaces, et, bien mieux, elle continua à mener la conduite qu'elle avait tenue par le passé; et il arriva que comme le roi était un soir à la porte de son palais, la guettant pour voir s'il était vrai qu'elle portât du pain et d'autres choses encore aux chrétiens captifs, il lui dit : — « Ma fille, que portez-vous là? » — Elle lui répondit subitement : « Que serait-ce, si ce n'était des roses? » Et comme il écarta le bas de sa robe longue qu'elle avait relevée, il vit en effet que c'étaient des

(*) Cette légende est rapportée par Alcocer dans son Histoire de Tolède, et presque dans les mêmes termes par Pedro de Medina dans ses *Grandeurs d'Espagne*. Elle a été traduite par M. Ferdinand Denis. Elle fait partie de son excellent ouvrage intitulé, *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*. Nous ne pouvions mieux faire que d'emprunter la traduction qu'il a donnée; et si nous y changeons trois ou quatre mots, c'est pour nous conformer au texte de Pedro de Medina qui nous a paru préférable à celui d'Alcocer.

(**) Les *mazmorras* étaient des culs de basse fosse creusés en terre comme des citernes; c'est là que les Maures jetaient les prisonniers chrétiens.

roses blanches et vermeilles, et ne prit plus pour vérité ce qu'on lui disait de sa fille.

Casilda, après avoir vu ce miracle, s'en fut vers les chrétiens captifs et le leur raconta; puis, ils se mirent tous, de concert avec elle, à rendre des grâces infinies à Dieu.

Vers ce temps, il arriva que Casilda tomba dangereusement malade d'un flux de sang, et bien que de savants médecins s'occupassent de la guérir, et que son père fit de grandes dépenses à son sujet, elle ne put recouvrer la santé. Mais la jeune infante eut en songe une révélation; il lui fut annoncé que si elle se baignait dans le lac de Saint-Vincent, à l'instant elle serait guérie. Et quand elle eut fait ce rêve, elle dit au roi son père qu'elle voulait aller prendre des bains dans ce lac.

Le roi ayant entendu son conseil, délibéra de lui donner permission, pour éviter qu'elle ne mourût de cette maladie, que les médecins disaient être incurable. Il délivra tous les chrétiens qui étaient captifs à Tolède, et il les envoya avec sa fille Casilda; il en écrivit au roi don Fernand, et la princesse maure s'en vint en Castille avec ces chrétiens, que son père avait mis en liberté, et le roi don Fernand la reçut à merveille, lui rendant beaucoup d'honneurs. De là, elle et ses compagnons s'en furent chercher le lac de Saint-Vincent. Elle se baigna dans ce lac et fut à l'instant guérie. Alors elle reçut le baptême et ne voulut plus retourner en son pays. Elle fit son habitation en un ermitage qu'elle fit construire auprès du lac, et là elle vécut chaste et sainte jusqu'à sa mort, et elle fut inscrite par l'Église au nombre des bienheureux.

On trouve enfin, sur plusieurs parties du littoral de l'Espagne, de grands amas d'eau de mer; on donne à ces espèces de lacs salés le nom d'*Albuferras*. Leur pêche donne un produit assez abondant.

Dans beaucoup d'endroits de la Péninsule qu'on regarde comme arides, l'eau se trouve cependant à très-peu de profondeur, et parfois à quelques

varas seulement de la superficie. Il ne faudrait pour ainsi dire que frapper la terre du pied pour l'en faire jaillir: cependant on ne l'essaye pas. Sous le ministère d'Olavidés, on a fait en Espagne des tentatives de défrichement et de colonisation. Plusieurs systèmes ont été mis à l'épreuve. Dans quelques endroits les colons ont été parsemés sur le terrain, isolés les uns des autres; on leur a donné de la terre et des instruments pour labourer; mais, abandonnés à leurs propres forces, ils n'ont pu se creuser de puits et ont manqué d'eau, cette première condition de prospérité dans les pays chauds. Ils se sont découragés, ont abandonné la concession qui leur était faite, ou bien ils sont morts à la peine, épuisés de fatigue et de misère. Dans d'autres endroits, au contraire, on a rassemblé les colons: alors ils ont pu réunir leurs efforts. Ils ont commencé par creuser des puits, par établir des *norias*, et bientôt la Carolina est devenue une des contrées les plus fertiles de l'Espagne. Qu'on ne dise donc plus que l'eau manque partout en Espagne. Que des canaux soient creusés, que des étangs reçoivent cette fonte des neiges que les torrents vont sans profit porter à la mer; qu'on la retienne comme une précieuse ressource pour le temps de la sécheresse; qu'on fasse pour toute l'Espagne ce que les Maures ont fait pour Valence, nul pays alors ne pourra se vanter de l'emporter sur elle en fertilité.

Des productions minérales. — Dès l'antiquité la plus reculée, on connaissait la richesse des mines de l'Espagne. Une tradition fabuleuse raconte, que quand les Phéniciens abordèrent dans ce pays, ils y trouvèrent une telle abondance de métaux précieux, que, ne sachant comment emporter la quantité considérable qu'ils en avaient rassemblée, ils furent contraints de faire en or et en argent leurs ancres ainsi que toutes les ferrures de leurs vaisseaux. Suivant Strabon, l'argent était alors chose si commune dans l'Ibérie, qu'on s'en servait pour ferrer les chevaux. Le premier Livre des

Machabées fait mention de l'or qu'on tirait d'Espagne. Caton remit au trésor public vingt-cinq mille livres pesant d'argent en lingots, cent vingt mille en monnaies, et quatre cents d'or qui provenaient de ce pays. Helvius, qui n'avait eu que le gouvernement de la Bétique, y recueillit, en une seule année, trente-sept mille livres d'argent monnayé, et quatre mille livres en lingots. Minucius, lors de son triomphe, présenta, comme dépouilles des vaincus, quatre-vingt mille livres d'argent en lingots et trois cent mille de monnayé. Fulvius Flaccus, triomphant à son tour, fit porter devant lui cent vingt-quatre couronnes d'or, trente et une livres en lingots du même métal, et cent soixante et dix mille monnayées. Pline ajoute que les Romains tiraient chaque année de la Lusitanie, de la Galice et des Asturies, soixante mille livres d'or. Justin affirme que dans la Galice l'or était en telle abondance, que souvent les laboureurs entr'ouvraient, avec le soc de leurs charrues, des mottes de terre toutes remplies de ce métal; il ajoute enfin, que plusieurs fleuves coulaient sur un sable mêlé d'or, et qu'on en trouvait des grains qui pesaient quelquefois jusqu'à une demi-livre.

Il y a certainement beaucoup d'exagération dans tous ces récits: il faut faire la part de la vanterie méridionale. Cependant, quand on considère ce qui reste des travaux faits par les anciens pour exploiter les mines de l'Espagne, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'une quantité immense de métaux précieux a dû en être élevée. Les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths et les Maures les fouillèrent successivement. On distingue encore parfaitement les puits des Romains et ceux des Maures. Les premiers, habitués à construire leurs tours d'une forme circulaire, créusaient aussi des puits ronds. Ils céntraient les voutes de leurs galeries. Les Maures, au contraire, faisaient leurs tours carrées. Ils donnaient la même forme à leurs puits et au ciel de leurs souterrains. On reconnaît en-

core les puits ronds des Romains dans les mines de cuivre de Rio-Tinto. Quand on parcourt, au contraire, les environs de Linarès, on trouve des collines toutes criblées par les travaux des Maures. Pendant plus d'une lieue on voit leurs sommets percés de puits pratiqués de quatre pas en quatre pas. Ces endroits contiennent encore du plomb, du cuivre et de l'argent.

On connaît plusieurs mines d'argent en Espagne. Il en existe une à Zalamea; mais la plus célèbre est celle de Guadalcanal, qui se trouve dans la Sierra Morena, à quatre lieues de Llerena. La ville de Guadalcanal paraît avoir été fondée en 580 avant l'ère chrétienne, par les Celtes, qui lui donnèrent le nom de *Tereses*. Les Vandales, plus tard, y substituèrent celui de *Canani*. C'est aux Maures qu'elle doit celui qu'elle porte maintenant.

La mine est à une lieue de la ville. Dans le dix-septième siècle, elle a été exploitée par des Allemands, les frères Marc et Christophe Fuggars, qui étaient plus connus en Espagne sous le nom de Fucares. La quantité de métal qu'ils en ont tirée est considérable. La portion qu'ils ont versée au trésor ne s'est pas élevée à moins de huit millions, qui ont servi à construire l'Escurial; encore faut-il dire qu'ils avaient trouvé le moyen de frauder les droits en battant monnaie dans l'intérieur même de la mine. En 1635, lorsqu'ils avaient déjà acquis une immense fortune, le ministre voulut changer les conditions de leur bail et les rendre plus onéreuses. Alors ils introduisirent dans la mine un courant d'eau, et la quittèrent précipitamment après l'avoir inondée. On a fait depuis de nombreux travaux pour l'exploiter de nouveau.

Les mêmes frères Fuggars tinrent aussi à bail la mine de vif-argent d'Almaden. Ils avaient contracté l'obligation de donner annuellement au roi quatre mille cinq cents quintaux de mercure. Cette mine est, en effet, la plus productive de toutes celles de la Péninsule; elle est aussi la plus an-

ciennement connue. Théophraste, qui vivait 300 ans avant Jésus-Christ, vante le cinabre d'Espagne. Vitruve, contemporain d'Auguste, en parle également avec éloge. Enfin, Pline rapporte qu'on la fermait soigneusement, et que le gouverneur de la province, dépositaire de la clef, ne permettait pas qu'on l'ouvrit sans un ordre exprès de l'empereur; et il veillait à ce qu'on la refermât aussitôt qu'on en avait extrait le cinabre qu'on devait envoyer à Rome.

Almaden est le dernier village de la Manche. Il se trouve sur la limite du royaume de Cordoue, dont il n'est séparé que par un petit ruisseau. Son territoire est assez fertile; seulement, on y voit une grande quantité de roches de grès, semblables à celles de la forêt de Fontainebleau, dont sont faits en grande partie les pavés de Paris. Le village est bâti sur le coteau même qui renferme la mine. Cette hauteur se dirige du nord-ouest au sud-est. Elle peut avoir quarante mètres d'élévation. Sa longueur est environ de deux mille quatre cents mètres, sur une largeur de quatorze cents; elle est presque entièrement formée de grès. Son sommet est divisé par une crête de roches pelées, et semées de taches de cinabre, qui servent d'indices à ceux qui découvrirent la mine. C'est le grès qui sert de matrice au cinabre. Mais on le trouve aussi quelquefois, quoique plus rarement, dans du sulfure de fer, dans du quartz blanc ou dans du spath léger. Le mercure s'y trouve en telle abondance, que le grès en contient quelquefois jusqu'à dix seizièmes de son poids. Quand on a recueilli une quantité suffisante de ce minerai, on le porte au fourneau, où il est distillé de manière à séparer le vif-argent du soufre et d'un peu d'arsenic qui le minéralisent.

On connaît encore en Espagne plusieurs mines de cinabre. Il y en a une dans la montagne d'Alcoraï, près d'Alicante. Il y a aussi près de Saint-Philippe, au royaume de Valence, une terre dure, blanche et calcaire, qui contient du mercure vierge. Mais ces

mines sont loin d'approcher de la richesse de celle d'Almaden.

L'Espagne produit beaucoup de cuivre. On peut citer l'exploitation de Rio-Tinto, qui était fort estimée des Romains, quoique son minerai soit très-difficile à réduire, à raison de la grande quantité de fer qu'il contient. En 1762, dans une galerie ancienne et presque rebouchée par les décombres et les scories, on a trouvé une plaque de cuivre d'environ trois pieds sur deux. On y lisait une dédicace à Nerva, qui a possédé l'empire de 97 à 99.

IM. NERVAE. CAESARI. AUG
PONTIFICI. MAXIMO TR...
... OTEST. P. P. COS III
... G. IIII PUDENS. AUG. LIB
... PROCURATOR
.... 10. POSUIT

La mine de cuivre des environs de Molina, en Aragon, connue sous le nom de la Platille, mérite aussi d'être citée. Quelques personnes se figurent que les vapeurs qui s'exhalent des mines sont nuisibles à la végétation, et qu'on ne doit les trouver que dans des roches nues et pelées. C'est une erreur. A Almaden, il pousse une grande quantité de plantes différentes dans le voisinage même des fourneaux. Les filons de la Platille, qui sont minéralisés par l'arsenic, ne sont pas, dans beaucoup d'endroits, recouverts par plus d'un pied de terre. Cependant leurs émanations n'empêchent en aucune manière les arbres, les arbustes ou les herbes d'y croître avec vigueur. Ils sont couverts de chênes, de genévriers, de cistes, de romarins, d'églantiers, de sauges, de jacinthes, de glaïeuls. Et dans d'autres parties, il y a des prés où les troupeaux viennent paître sans éprouver aucun inconvénient de la proximité du minerai.

Le fer se trouve dans presque toutes les montagnes de l'Espagne. Il est à peu près inutile de faire l'éloge des aciers espagnols. Il est convenu chez certains écrivains qu'un héros de la renaissance ne peut jurer que par sa bonne lame de Tolède. Les plus estimées de ces dagues si acérées, de ces

épées si élastiques et si tranchantes, portent les noms de Ferrara, de Perillo de Saragosse, ou tout simplement ceux des villes de Sahagun ou Tolède. Elles étaient faites avec du fer tiré de la mine de Mondragon, dans la province de Guipuscoa. On l'y trouve dans une argile rouge. Il est assez difficile à fondre, mais il donne un excellent acier.

Le fameux fer de Somorostro, en Biscaye, passe pour le plus fusible et le plus malléable qui soit connu.

L'Espagne est remplie de mines de plomb qui, presque toutes, sont argentifères. La ville de Réuss, en Catalogne, fait un grand commerce du plomb qui se tire dans son voisinage. La Galice a des mines d'étain. Santa-Cruz-de-Mudela est enrichie par la fécondité de sa mine d'antimoine. Alcañiz en possède une d'alun. Cardona et la Migranilla exploitent des bancs de sel gemme. On trouve aussi beaucoup de sel dans les environs de Saragosse. C'est ce qui avait autrefois fait donner à cette ville le nom de Salduba.

On connaît en Espagne quelques mines de houille; mais jusqu'à ce jour on en avait fort peu exploité. Le défaut de voies de communication avait sans doute été le principal obstacle à ce qu'on tirât parti de ce précieux combustible. Tout récemment, M. le marquis de Las Marismas vient de construire un chemin pour faciliter le transport à Gijon du charbon qu'il fait extraire des houillères qu'il possède dans les Asturies. Dans la Sierra Blanca, près de la source du Tage, on rencontre des filons de bois bitumineux qui ont un pied d'épaisseur. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce charbon de terre contient aussi du plomb, et les paysans qui s'en servent recueillent le plomb qui en coule lorsqu'ils le brûlent, et en font de la grenaille pour aller à la chasse.

Les marbres blancs ou de couleur y sont excessivement communs. On y voit aussi des albâtres et des jaspes les plus variés. Les cinq cents colonnes de la mosquée de Cordoue peuvent en

rendre témoignage. La nature y a rassemblé tous les matériaux qui peuvent être nécessaires à la construction : la chaux, le gypse, l'ardoise, les granits et les carbonates calcaires. C'est en granit gris qu'est fait le revêtement de l'aqueduc romain de Ségovie (*), et la conservation parfaite de cet antique monument atteste non-seulement le talent de ceux qui l'ont construit, mais aussi la bonté des matières qu'ils ont employées. La cathédrale de la même ville est bâtie en pierre calcaire d'une teinte jaunâtre et d'une grande solidité. Il y a beaucoup de grès propre à faire des pavés. Malheureusement il ne s'en trouve pas dans les environs de Madrid; aussi ne fait-on usage, pour paver les rues de cette capitale, que de cailloux arrondis dont les environs contiennent une grande quantité. Pour les rues principales on emploie des morceaux de silex qui s'usent très-vite et très-inégalement, en sorte que leurs aspérités coupent les chaussures; elles endommagent même les fers des chevaux et les bandes de fer qui entourent les roues. En un mot, elles faisaient, il y a un demi-siècle, le désespoir des personnes obligées d'aller à pied. Aujourd'hui cependant on a, pour la commodité des piétons, placé de chaque côté des rues principales des dalles qui forment des espèces de trottoirs. Néanmoins, dans beaucoup d'endroits, le pavage est en mauvais état, et en ce moment on peut citer celui de la rue Hortaleza, qui depuis l'école Pie jusqu'à la montée de Santa-Barbara, est dans un tel état de délabrement qu'un carosse n'y saurait passer sans éprouver de violents cahots, et que les voitures à deux roues, pour peu qu'elles aillent vite, y sont sans cesse exposées à verser. Fiez-vous, après cela, aux dictionnaires géographiques, qui s'entendent tous pour vous dire que Madrid est une ville merveilleusement pavée. Les maisons de Madrid sont construites en granit, en briques, en bois et en cailloux. Les rochers de la

(*) Voyez la planche 9.

Sierra de Guadarrama ne sont presque formés que d'une pierre de taille grise connue sous le nom de *berroquena*. C'est celle qui a été employée pour la construction du fameux couvent de l'Escurial. Tolède s'élève sur un rocher qui peut avoir trois lieues de circonférence. Il est entièrement composé de *berroquena*. Au reste, ces matériaux ne se rencontrent pas partout avec la même profusion. Au près de Séville, la vallée qu'arrose le Guadalquivir repose sur un terrain d'alluvion. Aussi n'y trouve-t-on aucune pierre; et quand les Romains élevèrent les murailles qui servent encore d'enceinte à une partie de la ville, ils les construisirent avec un mortier qui est, avec le temps, devenu presque aussi dur que le silex.

Des productions végétales.—Celui qui, se fiant aux emphatiques descriptions qu'on a faites de l'Espagne, s'attendrait à y trouver partout de frais ombrages, des campagnes toujours vertes et toujours embaumées de fleurs, serait cruellement déçu lorsqu'il verrait la réalité. Au reste, il faut le dire, il n'y a pas moins d'exagération dans les peintures contraires, qui nous présentent toute la Péninsule comme un désert aride. Les montagnes qui la couvrent en grande partie lui donnent nécessairement l'aspect le plus varié. Chaque localité a sa physionomie particulière. Juger tout le pays sous l'impression que vous laissez telle ou telle partie du territoire, c'est se préparer de continuel mécomptes. Les plaines sèches et monotones de la Vieille-Castille ont-elles quelque similitude avec les champs de Valence, où la terre ne se repose jamais? Comment se figurer les ombrages frais et marécageux du Soto de Roma, lorsqu'on n'a vu que les montagnes boisées de la Navarre ou les pinèdes de Tortose? Quelle analogie peut-il y avoir entre les Asturies couvertes de roouves, de hêtres, de chênes verts, et les coteaux d'Albayda, au pied desquels on cultive le blé, dont la croupe se pare de vignes, qui plus haut portent une ceinture de caroubiers et d'amandiers, et dont le sommet est couronné d'yeuses, de lièges

et de pins? Chaque localité ne prend-elle pas elle-même avec la saison un aspect différent? Lorsqu'elles sont dépouillées de leur moisson, les campagnes si fertiles de la Manche ne présentent plus à l'œil du voyageur qu'une terre nue, blanche et poudreuse. Chaque province a son caractère particulier.

Dans les plaines des deux Castilles, on chercherait en vain à reposer son regard sur un arbre; on n'y trouve pas un rameau de verdure, pas un buisson, pas un abri contre les ardeurs du soleil. Quelquefois au milieu du village, auprès de l'église, il existe un orme, un noyer; mais c'est le seul arbre des environs. Il ne faut pas croire pour cela qu'on doive attribuer au sol ou bien au climat cette complète absence d'ombrage. On voit dans le livre de vénerie d'Alphonse XI, qu'il existait autrefois dans ces plaines si nues, si dépouillées, des bois où il chassait l'ours et le sanglier. On pourrait donc, à force de soins, repeupler le terrain d'arbres qui lui rendraient un peu de fraîcheur, et accroitraient encore sa fertilité. A Aranjuez, où l'on a utilisé l'eau du Tage pour arroser les dépendances de la résidence royale, on trouve des arbres d'une dimension colossale: des ormes, des platanes, des cèdres que plusieurs hommes auraient peine à embrasser. Mais les habitants ne veulent pas en planter, parce que, disent-ils, l'ombre fait pousser l'herbe, augmente la quantité des tiges, en même temps qu'elle empêche les épis de mûrir. Enfin ils sont persuadés que les arbres ne servent qu'à multiplier les oiseaux qui viennent manger leur grain. Ne suffit-il pas d'énoncer ces motifs pour en reconnaître toute l'absurdité? Le royaume de Valence est couvert d'arbres, et cependant il n'a, pour la fertilité, rien à envier à la Castille, et le nombre des oiseaux n'y est pas plus considérable que dans ce pays.

Si quelques gouttes de pluie ont mouillé ces plaines arides, les rayons du soleil, qui ne rencontrent aucun obstacle, pénètrent profondément la

terre, et tarissent bientôt cette bien-faisante humidité. La rosée du matin, qui est sur cette terre plus abondante que dans les royaumes d'Andalousie, s'évapore cependant dès le point du jour. Les vents qui courent sur cette surface embrasée brûlent et dessèchent tout. Pour se faire une idée de cette chaleur dévorante, il faut, par le milieu du jour, avoir traversé cette ardente fournaise. Pendant la guerre de 1808, lorsque nos vieux soldats, si endurcis à la fatigue, étaient forcés de voyager dans la Castille, il leur est souvent arrivé d'avoir la peau hâvie et les lèvres couvertes d'ampoules avant d'atteindre leur étape. Cependant l'eau s'y trouve à peu de profondeur : quelquefois à moins de deux deux pieds. La grande quantité d'hièble et de bardane qui pousse dans les champs en atteste la proximité. Des arbres viendraient donc facilement; mais pour en garnir le pays, il faudrait d'abord vaincre l'entêtement des cultivateurs; et, selon toutes les probabilités, la Castille restera longtemps telle qu'elle est aujourd'hui; car, s'il ne faut que quelques années pour faire croître des bois, il faut des siècles pour déraciner un préjugé. D'ailleurs, le caractère insouciant des Castillans viendrait augmenter les obstacles. Vivant au jour le jour, ne s'embarassant pas du lendemain, ils sont actifs, intelligents pour tout ce qui doit leur procurer un bénéfice, un bien-être présent, actuel; mais ils ne veulent pas songer à l'avenir. Aussi un de leurs proverbes dit-il : *Qui a vu le jour de demain? Quien ha visto mañana?* Pourquoi, se demandent-ils, pourquoi faire des plantations dont nous ne devons pas jouir?

La nature des guerres qui ont pendant si longtemps désolé la Péninsule peut expliquer comment, en de certaines parties, elle se trouve tellement dégarnie d'ombrage. Quand les Maures et les Espagnols entraient en campagne, c'était toujours en coupant les arbres, en incendiant les propriétés, en enlevant les troupeaux. C'est la même guerre de sauvages que les

Arabes nous font aujourd'hui dans l'Algérie. Ils entraînent sur la terre ennemie, disent naïvement les vieux chroniqueurs, pour couper, brûler et voler : *por talar, quemar y robar la tierra*. Cette lutte de dévastation, continuée pendant huit cents ans, a détruit les arbres. Les conquérants ont trouvé la terre dépouillée. Dans leur esprit d'insouciance, ils l'ont presque partout conservée telle qu'elle était. Chaque génération l'a transmise à la génération suivante, sans arbres et telle qu'elle l'avait reçue de ses pères. Cependant, malgré son aridité, la Castille est fertile; on ne laboure qu'à peu de profondeur. On ne fait, pour ainsi dire, qu'égratigner le terrain. On y jette la semence sans précaution, et lorsqu'elle est poussée, les Galiciens viennent faire la moisson.

Le pays basque, c'est-à-dire, celui qui se trouve au pied de la partie occidentale des Pyrénées, a un aspect tout différent : à l'exception des terres qu'on laboure et du sommet des collines, qui se compose seulement de rochers pelés, tout le surplus est couvert de taillis de chênes, d'arbousiers, de tilleuls et de bruyère à feuille de myrte. Dans les endroits où la terre est moins profonde, on trouve de la bruyère ordinaire qui fournit pour les forges un combustible excellent. Le pays contient une grande quantité de châtaigniers, de poiriers et de cerisiers. Les pommes y sont en abondance, on en fait un assez bon cidre. Les environs de Bilbao sont cultivés en jardins maraîchers qui produisent de superbes légumes.

Les raisins de la Biscaye sont beaux, ils ont la peau tendre; mais, soit que les Pyrénées, en arrêtant les vapeurs de la mer, rendent le pays trop humide, et que les vignes ne puissent y atteindre une parfaite maturité, soit que le sol ne convienne pas à leur culture, le vin qu'elles produisent est âpre, aigre et sans substance. On l'appelle dans le pays du *chacoli*. C'est le vin de Surène, le vin de Brie de la Péninsule.

La manière dont les Basques la-